

Vincent Lemieux

Professeur, science politique, Université Laval

(1974)

“Itinéraire sociologique”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Vincent Lemieux, "Itinéraire sociologique".

Un article publié dans la revue **Recherches sociographiques**, vol. 15, nos 2-3, mai-août 1974, pp. 301-303. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

M. Vincent Lemieux a été professeur de science politique de 1960 à 1992 au département de science politique de l'Université Laval. Maintenant à la retraite de l'enseignement.

[Autorisation formelle accordée au téléphone le 13 août 2004 par M. Vincent Lemieux et confirmée par écrit le 16 août 2004 de diffuser la totalité de ses œuvres : articles et livres. Un grand merci à Mme Suzie Robichaud, vice-doyenne à la recherche à l'Université du Québec à Chicoutimi pour ses démarches fructueuses auprès de M. Lemieux : Suzie_Robichaud@uqac.ca]



Courriel : vlemieux@sympatico.ca

liste des publications de M. Vincent Lemieux :

<http://www.pol.ulaval.ca/personnel/professeurs/vincent-lemieux.htm>

<http://www.pol.ulaval.ca/documents/publications/pubLemieux.pdf>

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

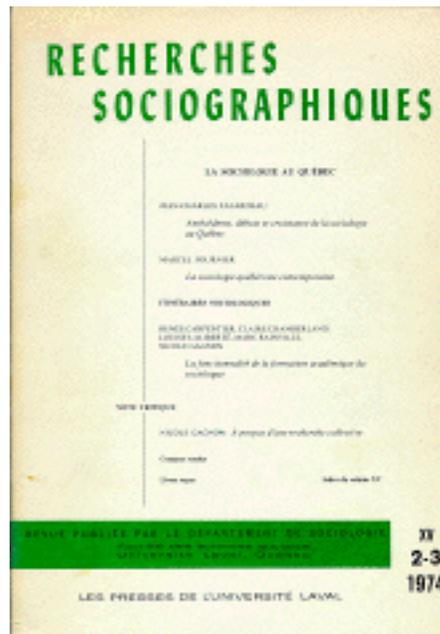
Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 21 juillet 2005 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Vincent Lemieux (1974)

“Itinéraire sociologique”



Un article publié dans la revue **Recherches sociographiques**, vol. 15, nos 2-3, mai-août 1974, pp. 301-303. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

Je me souviens que ma première perception sociologique fut celle du « déplacement des buts » dans une organisation. Chef scout, je constatais autour de moi que d'autres cherchaient à maintenir l'organisation bien plus qu'à atteindre les buts pour lesquels le scoutisme avait été institué.

La participation au scoutisme ainsi qu'à un cercle de « sociologie », animé au Collège de Lévis par Armand Maranda m'a détourné du métier des lettres, auquel j'avais d'abord pensé (mais qui finit par m'apparaître trop détaché), vers la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval.

Je ne savais pas trop, en y entrant (c'était en 1953), quel département je choisirais. À cette époque nous avions d'ailleurs deux ans pour faire notre choix. En première année, je fus séduit par la sociologie, qu'enseignait Guy Rocher. Mais l'année suivante, Gérard Bergeron m'attira à son tour, qui mettait en chantier sa théorie de l'État. Le Département de science politique venait d'être créé. Je le choisis.

De façon paradoxale, mes deux dernières années à la Faculté furent consacrées à la sociologie bien plus qu'à la science politique. Fernand Dumont rentrait de Paris et je suivais avec ferveur tous ses enseignements. Souvent je me retrouvais dans son bureau de la rue Hébert. Avec Jean-Charles Bonenfant, il a d'ailleurs dirigé mon premier essai de maîtrise, portant sur les élections provinciales dans le comté de Lévis de 1912 à 1952. Il a aussi dirigé le deuxième, portant sur l'organisation municipale à Lévis (à cette époque deux essais tenaient lieu de thèse de maîtrise). Sociologie et science politique étaient ainsi conciliées dans la sociologie politique.

En septembre 1957, je partais pour Paris dans le but de suivre le cycle supérieur d'études politiques qui venait d'être créé, rue Saint-Guillaume. On m'avait laissé entendre qu'au retour il y aurait une place pour moi au Département de science politique de l'Université Laval.

Un peu déçu du cycle supérieur, dont aucun directeur de recherche n'avait alors une formation sociologique, je cherchais ailleurs. J'avais lu à Québec le livre de Paul Mus sur le Vietnam et j'avais entendu Albert Béguin dire au cours d'une conférence, à la Faculté, que Mus était un des meilleurs esprits, en France, à ce moment. Dans le programme des cours du Collège de France, où Mus enseignait depuis dix ans, on annonçait, à l'automne 1957, un enseignement par lui sur Lucien Lévy-Bruhl et un autre sur l'Asie. À tout hasard je me rendis à la première leçon, à la fin de janvier 1958, et y découvris un maître, « le seul grand homme que j'ai connu », comme disait Alain de Jules Lagneau. À partir de ce jour, je n'ai pas manqué une seule leçon jusqu'à la fin de mai 1960.

Peu de personnes venaient entendre Paul Mus dans la petite salle claire-obscur où il enseignait. Pourtant deux fois la semaine, l'enchantement tombait sur moi de cet homme total, parvenu à la plus haute science et à la plus profonde sagesse. Paul Mus n'a pas été lu ni entendu, ou si peu. J'ai rédigé il y a deux ans un court manuscrit sur son enseignement. Les éditeurs et leurs conseillers trouvent toutes les raisons de le refuser. Mais qu'importe, Paul Mus aura son heure quand sera passée la leur.

Mus m'a enseigné que tout est langage dans une société. Lévi-Strauss, pour sa part, m'a enseigné que ces langages sont susceptibles d'une socio-logique.

En février 1958 était parue *l'Anthropologie structurale*. Je l'avais tout de suite lue puis m'étais reporté sur *Tristes tropiques*. Dans la suite des interrogations amorcées par Gérard Bergeron sur la nature du politique, le chapitre sur la chefferie Nambikwara m'avait fasciné. Résolu de prendre des distances envers « Sciences Po », j'écrivais un petit mot à Lévi-Strauss, en avril 1958, et sollicitais une entrevue.

Comme toujours dans la suite, sa réponse ne se fit pas attendre. Quelques jours plus tard, je le rencontrais dans son petit bureau de l'Unesco, où il était encore à ce moment secrétaire général du Conseil international des sciences sociales. Nous avons parlé d'anthropologie politique mais aussi du Québec dont il gardait, entre autres, le souvenir d'une pêche au saumon à laquelle il avait participé. En 1958-1959 ainsi qu'en 1959-1960, j'ai suivi son séminaire à l'École pratique des Hautes études. J'étais également au Collège de France, le 5 janvier

1960, quand il a prononcé sa célèbre leçon inaugurale, terminée d'une voix défaillante à l'évocation des Indiens des tropiques.

L'exposé le plus éprouvant de ma carrière d'enseignant fut fait à son séminaire, en avril 1960. J'y proposais, non sans prétention, un schéma d'analyse structurale du politique. L'expérience fut à ce point fortifiante que c'est sans appréhension aucune que j'affrontai mes premiers étudiants de Laval, en septembre 1960. Je me souviens d'avoir rencontré dans l'autobus, ce jour-là, Guy Rocher et Fernand Dumont qui disaient avoir le « trac » au début de chaque année universitaire. Je ne les comprenais absolument pas, tout cuirassé que j'étais, suite à mon expérience parisienne.

Je rentrais de Paris plus féru de sociologie que de science politique, et plus féru encore d'anthropologie que de sociologie. Au cours d'une conversation, boulevard Saint-Germain, avec Jean-Charles Falardeau de passage à Paris, j'avais même prétendu que le Département de science politique n'aurait pas dû être créé à Laval. Et il m'était arrivé de convertir ou presque à la sociologie un ami de Paris, que j'ai eu un peu de mal à ramener à la science politique quand je devins son directeur de département, en 1967.

Si bien que je ne suis pas sûr d'avoir suivi un itinéraire sociologique bien orthodoxe. Sauf au début des années 60, je n'ai pas eu droit, dans la presse, au titre de « sociologue ». Avec les années, je me suis attaché davantage au politique qu'à ce qu'il laisse subsister hors de lui dans le social. Mais si, comme je le pense, la sociologie se définit d'abord par opposition à la psychologie, je demeure farouchement sociologue...

L'avenir de la sociologie au Québec réside dans les travaux que nous ferons bien plus que dans les vues que nous pouvons avoir sur elle. Pour ma part, dans la fidélité à mes maîtres, je voudrais ne jamais « lâcher la terre » sans pour autant renoncer à la comprendre dans le « ciel » des modèles. Car je crois profondément que la médiocrité, en sociologie comme en toute autre science, consiste à réduire l'objet aux emportements actuels du sujet. Autrement dit, la sociologie médiocre, qui ne fait avancer ni la science ni la société, c'est celle qui pose des questions, chaudes ou refroidies qui ne se traduisent ni dans le langage des hommes étudiés ni dans celui d'un modèle issu de la tradition scientifique. Contre cela, Lévi-Strauss disait à son séminaire qu'il fallait allier l'étude la plus minutieuse possible des faits à la plus grande audace théorique.

Les sociologues de banlieue ou de petites enclaves intellectualisantes que nous sommes doivent aller aux hommes des communautés, des organisations ou des institutions du Québec avec d'autres techniques que les questionnaires précodifiés.

Ils doivent aussi s'inspirer de modèles, mais autres que ceux qui ont dérivé jusqu'à nous des sociétés et des cultures passées de la mécanique (les modèles de la causalité) ou de l'énergétique (le modèle marxiste, pris à la lettre). Beaucoup de sociologues « progressistes » sont prisonniers de ces idées rétrogrades au siècle de la cybernétique.

Les études sur le terrain enseignent que les hommes se définissent aujourd'hui comme on les a pensés hier. La sociologie de l'avenir, ce serait alors celle qui les pense aujourd'hui comme ils se définiront demain.

Fin du texte